

Une figure orphique investie d'une maternité problématique
Andrée CHRISTENSEN, *Cigale d'avant-poème*, Vermillon,
Ottawa, 2003, 124 p.

François Paré

Number 120, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

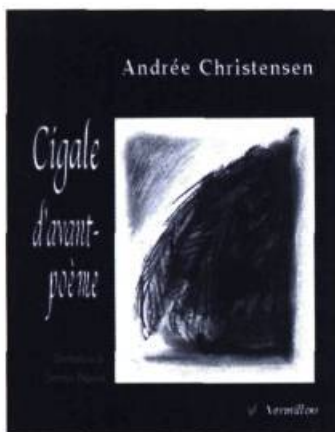
[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, F. (2003). Review of [Une figure orphique investie d'une maternité problématique / Andrée CHRISTENSEN, *Cigale d'avant-poème*, Vermillon, Ottawa, 2003, 124 p.] *Liaison*, (120), 44–44.

La *Cigale* de ChristensenUNE FIGURE ORPHIQUE INVESTIE D'UNE
maternité problématique

François PARÉ



LA SCÈNE S'EXPRIME dans une lointaine solennité qui en contredit l'urgence. Le poète est là, attentif aux métamorphoses qui emportent les choses et les êtres vivants vers la transformation ultime. Son recueillement est intense. Épris d'abnégation, il cherche le vide et le silence. Il est alimenté par le tragique de cette démarche qui le conduira à un dépouillement de soi. « Moulé par le

souffle » (p. 15), il ne cesse de revenir au geste initial de l'écriture, à ce moment maintes fois décrit où il prend la plume et se penche sur la feuille blanche. Cet emblème de pureté est sa seule rédemption devant la putréfaction de la chair, son ultime horizon.

Cette mise en scène de l'impuissance est le cœur du dernier recueil d'Andrée Christensen, *Cigale d'avant-poème*. Cette œuvre, d'un grand lyrisme, prend la forme d'une allégorie dramatique à plusieurs voix, qui pourrait sans doute être récitée devant un public. Elle reprend l'image obsessive de la naissance qui, chez Christensen, est toujours liée à la métamorphose. En quête des premiers mots du poème, l'écrivain se met à l'écoute du néant qui émane de la page vierge. Il est habité jusqu'à l'angoisse par la splendeur du paradoxe qui unit la vie et la mort, la parole et le silence. Il n'est pas étonnant que son seul mot soit la conjonction « et », laissée en suspens entre les deux faces du néant. Le geste d'écrire ne doit faire office d'aucune complaisance. Il n'est que ligature entre deux appels du désir.

Dans l'œuvre de Christensen, le langage poétique est profondément façonné par la mystique chrétienne. Le poète lui-même, figure générique masculine dans ce recueil, épouse certains gestes du Christ au moment de la passion et de l'agonie. Or l'enjeu de sa mort symbolique n'est pas le salut de l'humanité, mais plutôt la rédemption du langage. C'est pourquoi le poète est une figure christique désincarnée. Il est devant le texte comme le Christ à Gethsémani :

Mes mots
pourquoi m'avez-vous abandonné ?
lequel d'entre vous
me crèvera les yeux ? (p. 88)

Ainsi, le travail d'écriture suppose une dépossession volontaire de la matérialité du monde, y compris celle des mots mêmes, impressions de souillure sur la page vierge. Se développe au fil de l'œuvre un art poétique qui, sujet de tous les recueils de Christensen, s'impose de plus en plus comme un conditionnement du corps et une ascèse.

Il est intéressant de noter que le récit de la métamorphose de la cigale, relaté dans l'avant-propos, ne sert pas à susciter l'émerveillement du lecteur devant la complexité du monde naturel. Comme dans les bestiaires médiévaux, le comportement animal développe un récit exemplaire, déterminé par son lexique du récitatif et de la répétition. Les magnifiques illustrations de Christine Palmiéri, qui évoquent à la fois l'enfouissement de l'insecte lyrique dans la terre et l'univers utérin de la naissance, confirment cette interprétation. La cigale, « condamnée à s'enfanter dans une série d'éprouvants accouchements » (p. 7), rejoue, par son effort de reproduction, le « drame étrange » et le corollaire de la résurrection. Du coup, il est possible de discerner dans *Cigale d'avant-poème* une évocation du drame d'Orphée, personnage déjà mentionné dans les œuvres de Christensen. Mais il s'agit d'une figure orphique, pétrie de mysticisme chrétien et investie d'une maternité problématique.

Cette œuvre, l'une des plus accomplies de l'écrivaine, se clôt sur un épisode heureux. Car le poète semble avoir trouvé la *conjoncture* qui lui permettra de contempler une existence plus aérienne. Suivant « l'insecte chaman » à l'ombre du pin parasol, il sent que la parole « se prépare à passer » (p. 102). Ces moments de grand bonheur n'effacent cependant pas la douleur de l'enfantement à venir. Le cycle maternel devra reprendre et le poème n'aura été qu'une sublimation passagère de la matière. Lorsque le rideau tombe sur le concert des voix, on sait que la fin signe le recommencement d'un douloureux enfantement de l'esprit. ■

François Paré est professeur à l'Université de Guelph et essayiste. Les littératures de l'exiguïté (Le Nordir) lui a valu le Prix du Gouverneur général.

